

LA ROCHELLE : NE DITES PAS « BENEFICIAIRES » MAIS « COOPERATEURS-JARDINIERS»

TEMOIGNAGE DE CLAUDIO MARINI (rapporté par Ch. Dubois, Réseau IDée)

Roux, Périphérie de Charleroi. Il y a là la maison de quartier La Rochelle, à la fois espace de développement communautaire et service d'insertion sociale (SIS) reconnu par la Wallonie.

La pédagogie principale, c'est l'éducation populaire (cfr. Paulo Freire), l'idée de faire avec, par et pour les personnes, dès la conception, dans la pensée et le développement du projet. On est dans un rapport beaucoup plus égalitaire que dans le rapport assistant social / assisté, ou enseignant / élève. Ce sont d'ailleurs beaucoup de bénévoles. On essaie de fournir un cadre à la créativité des personnes.

Près de la maison de quartier, il y avait un ancien terrain de foot laissé à l'abandon, vandalisé et appartenant à la paroisse. On a voulu y faire un jardin communautaire. Le public qui vient chez nous, ce sont des personnes qui n'ont pas été intégrées à la société, parce qu'elles ont des faiblesses. On a voulu que le jardin soit intégré à cette communauté locale.

Pourquoi un jardin coopératif et communautaire ?

L'idée est venue de Vanessa et Véronique, deux travailleuses de La Rochelle, qui avaient découvert cela au Brésil. La maison de quartier avait créé une série de services, dont une coopérative d'achats alimentaires (où on réfléchit) ainsi qu'une banque alimentaire (où on pallie à l'urgence). «Comment le jardin peut-il apporter quelque chose à la coopérative et à la banque alimentaire?». On a voulu passer des lasagnes qu'on recevait à nos propres légumes. Le lien avec l'alimentation des personnes a été vite fait, et en même temps le terrain de foot s'est libéré (en 2008, il a fallu un an). On est entré dans le cadre du budget participatif de la Ville de Charleroi.

La maison de quartier soutient une centaine de familles avec sa banque alimentaire. Les familles peuvent devenir coopérateurs du jardin. Ce sont les coopérateurs qui s'occupent du jardin. Avec leur carte de coopérateur, elles ont des paniers de la coopérative.

Les jeunes du SIS travaillent aussi au jardin, ils ont mordu car c'était travailler et se sentir utile.

Au jardin, on produit pour se nourrir, depuis 7 ans. Les gens restent parce qu'on répond à un besoin.

On s'empêche de faire à la place des gens. On veut développer leur capacité d'agir à partir de là où ils sont, de leur contexte de vie.

Quel type de jardin ?

On a découpé le jardin en 4 zones, liées à 4 dimensions complémentaires (voir « Les retombées sociales du jardinage communautaire et collectif dans la conurbation de Québec »¹) : une zone de vie communautaire (pour jouer, picniquer), un potager, un verger et une zone didactique. A certains moments, certaines dimensions prennent plus de place que d'autres, mais elles sont toutes présentes. C'est le public sur le terrain qui décide les zones qu'on travaille le plus.

Au début, c'étaient des potagers en carrés bien rectilignes, bio. Mais cela a évolué, tout comme les personnes ont évolué. Petit à petit, on s'est rendu compte que ça demandait beaucoup d'entretien, que ça manquait de courbes et de biodiversité, que les petites bêtes mangeaient nos salades. On s'est donc intéressé à la permaculture, ce qui permet de travailler dans le rythme des personnes (moins de travail) et est plus intéressant pour l'environnement. On a changé notre regard et notre façon de faire, par nécessité, parce qu'on se décourageait de devoir tout le temps arracher les mauvaises herbes. La permaculture, ça demande de changer notre regard, c'est parfois difficile, déconcertant. Ne pas découper et sectorialiser, c'est vrai pour le jardin, mais aussi pour les personnes. Il faut les prendre comme un tout. On espère que dans 3 ans tout sera plus intégré, mais c'est un défi, on est dans l'expérimentation.

Les difficultés

Il y a eu, évidemment, quelques difficultés. Par exemple pour intégrer le voisinage, qui a déjà un jardin. Et ceux qui n'en ont pas sont parfois très fragilisés, ce qui est difficile au niveau du respect des règles de vie. On avait beaucoup ouvert, mais il y a eu des problèmes de drogue, on a donc dû plus réguler car on ne voulait pas qu'un type de public.

On a perdu cette année 2 animateurs. Or un animateur est primordial pas tant pour ses connaissances mais pour faciliter les relations sociales. On a une dizaine de bénévoles qui prennent le relais, plus les jardiniers coopérateurs.

Objectifs

Au niveau social : mieux se nourrir à moindre prix, participer en s'appropriant, développer le pouvoir d'agir.

Au niveau environnemental : retour à la terre, équilibre alimentaire et respect de la nature

On a transformé le lieu et on s'est laissé transformé par lui.

¹ paru dans Vertigo, la revue électronique en sciences de l'environnement
<http://vertigo.revues.org/9930>